

# 1

Comme bon nombre de ceux qui lui ressemblent, il est arrivé, s'est assis et, à peine son veston déboutonné, il a écarté les jambes jusqu'à ce qu'elles se serrent contre celles de Mia. Classique. Comme si leurs couilles allaient exploser si leurs cuisses ne faisaient pas un angle de 90°. Mia hésite à se lancer dans la bataille et pense à ce soir, à ce qu'elle va faire et ça lui redonne un peu d'énergie. Elle écarte les jambes à son tour, tranquillement, centimètre par centimètre, pour regagner un vague espace vital. Elle résiste comme elle peut, en tendant tous les muscles de ses jambes, en essayant de se concentrer sur le film qui démarre sur son ordinateur. C'est pour ça que Mia déteste les sièges à quatre dans le train, encore plus quand elle est contre la fenêtre, ça l'opprime ces jambes partout qui la font se recroqueviller contre la vitre. Enfin, après cinq minutes de bataille silencieuse, elle sent les jambes inconnues battre en retraite, desserre les poings et retrouve un peu de place.

Elle pense avoir du répit, mais elle entend des éclats de voix plus loin dans le wagon. En levant les yeux, elle voit avec dépit qu'un groupe d'hommes revient très alcoolisé du wagon-bar. Ils sont joyeux, ils ont envie de rire, de faire la fête, et ça pourrait être un non-événement, ça ne déclenche probablement aucune

réaction chez les autres passagers qui l'entourent, mais Mia a appris durement. Elle a appris ce que voulait dire un groupe d'hommes bourrés dans un espace public, elle sait qu'ils sont les mêmes qui la chahutent quand elle passe tard le soir devant une terrasse trop bondée, les mêmes qui lui tendent le ventre et qui la font couper sa musique, sortir son téléphone, prétexter un appel urgent et changer de wagon quand ils débarquent en criant et en prenant de la place dans le métro après leur soirée d'intégration.

Dans ce train qui l'emmène à Grenoble, Mia n'arrive pas à se concentrer sur son écran, un début de douleur dans le dos l'empêche de se relâcher complètement. Elle tente de fermer son visage le plus possible, le temps que le groupe passe, elle voudrait devenir invisible, elle se tasse davantage dans son siège, ça ne sera pas la première fois qu'elle sera vue comme une meuf peu avenante. La douleur commence à se faire plus forte, elle sent le muscle qui entoure sa colonne vertébrale se tendre plus que la normale. Peut-être que tout simplement, son corps est fatigué d'avoir peur. À trente ans, bientôt trente-et-un, elle sait se défendre, lancer ses poings et donner de la voix, prendre un air vénère et se balader avec plein de choses dans les poches. À trente ans, elle a surtout peur la nuit quand elle est seule. Elle peste contre cette angoisse qui débarque quand la nuit tombe, quand elle recouvre tout, qu'elle rend les coins plus sombres et ses pas plus bruyants, les hommes menaçants et ses cris inaudibles.

Pendant un moment, elle avait pensé qu'elle allait bien, que c'était fini tout ça, derrière elle. Les crises d'angoisse dans le RER qui l'obligeaient à descendre parce qu'un mec parlait trop fort près d'elle, celles qui

se déclenchaient dans le métro à dix heures du mat parce qu'un autre buvait une bière et que ça lui semblait menaçant, la panique dans la foule, en boîte, dans un concert, les stratagèmes pour rentrer le soir, les moments d'impuissance où elle avait dû demander à quelqu'un de rentrer avec elle ou encore les dizaines d'heures passées à planifier le retour de soirée pour que personne ne s'aperçoive de la panique. Mia avait arrêté de se réveiller la nuit persuadée que quelqu'un était entré dans l'appartement, elle ne se levait plus à quatre heures du matin pour fermer portes et fenêtres à clé, en sueur et les pupilles dilatées. Elle avait même commencé à rentrer les soirs de semaine à minuit en métro, elle n'avait pas eu peur et s'était sentie libre, guérie, elle avait retrouvé sa liberté d'avant agrippée au couteau dans sa poche, le regard haut, comme si la rue lui appartenait, comme si l'espace était pour elle, rien qu'à elle.

Mais Mia n'est pas naïve, elle sait. Elle sait que les démons reviennent, même après des années, que la peur n'est pas très loin, et ça ne l'a pas tellement étonnée qu'hier soir, elle ait fait cette crise de panique en plein milieu d'Aubervilliers, dans une rue tranquille. Son vélo avait lâché, elle ne savait pas comment réparer un dérailleur, bien sûr on ne lui avait jamais appris, on n'apprend jamais aux filles des trucs qui servent à minuit. Elle n'arrivait plus à bouger, malgré les deux clés à molette dans son sac et la lacrymo qui auraient dû la rassurer, c'était comme ça, le cœur qui s'emballe, les paumes de mains moites et les membres paralysés. Elle avait un peu chialé dans le taxi qu'elle avait fini par prendre, tant pis pour la fin du mois, et puis avait pensé à Grenoble, à ce qu'elle allait y faire, et elle avait respiré d'un coup.

L'annonce du contrôleur la sort de ses pensées. Elle espère que le mec à côté, plongé dans son ordi, va partir, Lyon-Saint-Exupéry c'est bien un arrêt pour un type qui fait des powerpoints. Elle voit juste, il commence à rassembler ses affaires, et se lève. Parfait. Mais il reste son voisin d'en face qui fixe son ordinateur sans aucune discrétion.

– Eh ben, ça c'est un ordinateur décoré ! Vous savez, personne n'aime travailler !

Mia lève les yeux au ciel sans répondre.

– Je dis ça à cause de votre autocollant là, c'est marqué que vous n'aimez pas travailler...

Elle tourne la tête pour regarder par la fenêtre, ça sera toujours plus agréable que de devoir subir la tête libidineuse et sans cheveux d'en face, les montagnes défilent, il n'a pas l'air méchant mais elle n'est pas d'humeur, elle n'a pas envie de faire d'effort, pas aujourd'hui, pas quand elle sait ce qu'elle va faire dans quelques heures. Il lui rappelle ces clients qui lui demandent de sourire quand elle encaisse leurs pots de peinture et leurs scies fabriquées en Chine le week-end, ceux qui ne sont pas foncièrement mauvais mais dont elle a envie régulièrement d'arracher la tête pour qu'ils se taisent et qu'ils la laissent tranquille. C'est fou cette obsession pour le sourire des meufs, ça les tue qu'on puisse faire la gueule de temps en temps, qu'on leur signifie que ça nous gave de bosser le dimanche, qu'on marque la frontière entre eux et nous, le client et l'employée. Elle vérifie sur son téléphone, plus qu'une heure quarante-trois à tenir, si personne ne lui adresse la parole ça devrait aller. La capuche rabattue, ses cheveux bruns devant les yeux et le casque sur les oreilles, elle éteint le film sur lequel elle n'arrive pas à

se concentrer et elle cherche sur sa playlist un truc pas trop triste, qui ne lui rappelle aucun mauvais souvenir, qui ne lui fasse pas défiler les images qu'elle cherche à oublier depuis des années. Elle ferme les yeux pour essayer de dormir un peu, pour rattraper les insomnies qui s'enchaînent. Le train la berce, pour une fois qu'elle n'a pas envie de gerber dans les transports, et elle rouvre les yeux au moment où son voisin s'agite pour attraper son manteau et sa valise, tout le monde veut sortir en même temps quand les trains s'arrêtent, on doit tous être un peu claustro dans le fond. Mia prend son temps, elle déteste attendre debout dans le couloir, les gens vont bien finir par sortir et puis les filles ne lui diront rien si elles attendent quelques minutes, elles la connaissent.

Quand elle arrive dans le hall de la gare avec son sac, encore vaguement endormie, les filles sont là à l'attendre, les bombes de peinture qui dépassent de leur sac, les cheveux ébouriffés, le t-shirt trop court, la naissance des seins qui dépasse sur le côté du débardeur, tout le monde les regarde dans un mélange de réprobation et d'excitation, des vraies sorcières qui ont l'air de préparer une conspiration, ça tombe bien c'est exactement ça qui va se passer. Ça lui remonte le moral de voir des sœurs de galère, de penser à ce qu'elles vont dévaster dans quelques heures. C'est Lila qui la prend dans ses bras la première, elle respire son odeur, ça lui avait manqué :

– Allez meuf, on t'emmène bouffer à la maison, t'as une sale tête on dirait que tu vas vomir.

Sur le trajet qui l'amène vers la maison prêtée pour l'occasion, Mia reste silencieuse, et les écoute parler, raconter les derniers ragots du milieu, cracher

sur les anars, et surtout chanter sur la radio allumée en permanence. Elle avait oublié la peur viscérale du silence de Lila, sa manie de toujours maintenir un bruit de fond, dont on peut monter le volume quand la conversation devient trop rare. Quand la voiture s'arrête, Mia se sent presque à la campagne, la maison est un peu vieille, peinte en bleu et en tags. Deux chattes tigrées traînent au soleil au milieu d'un jardin rempli de mauvaises herbes pendant que le reste de l'équipe est occupé à finir de faire cuire des quantités astronomiques de lentilles dans d'énormes casseroles usées, qui nourriront sans doute aussi les voisins et les voisines. Ça faisait si longtemps qu'elle n'avait pas vu ça, pas été ailleurs qu'à Paris dans des appartements minuscules et gris, où au mieux tu prends l'air sur un balcon qui donne sur la pollution et les pots d'échappement. Elle respire, pour la première fois depuis un moment. Ça sent le curry et la table est mise dehors, il y a même Nina qui peste en essayant de brancher des lumières de toutes les couleurs pour éclairer la table comme dans les films. Mia remarque qu'elle a encore changé de coupe, elle aurait bien du mal à décrire la couleur mais ça lui va bien, tout lui va toujours bien à Nina, comme si cette meuf était née bénie des déesses de la coiffure. Tout le monde attrape une bière, y'a les filles qui les ouvrent avec leur briquet et celles qui les regardent avec excitation, mais toutes sont heureuses d'être là, ensemble, comme un rituel qui commence. Leur conversation a à peine débuté qu'elles sont interrompues par la voix de Louise :

– C'est prêt !

Toutes s'installent lentement autour de la table, il fait juste assez frais pour que ça soit agréable, les chats

sentent l'agitation autour de la nourriture et viennent eux aussi près de la table dans l'espoir de voler quelques restes qui tomberaient.

Au milieu du dîner, Mia a la tête qui tourne, un mélange de bière pas chère et d'émotions, faudrait pas être trop heureuse d'un coup comme dirait sa grand-mère. Elle prend le temps de bien les regarder toutes, sorcières mes sœurs, ces vengeresses, pétroleuses, prêtresses, toutes un peu abîmées mais qui ont réussi à se rafistoler comme elles pouvaient. Elle a une bouffée d'amour avant la violence et elle les regarde comme si elle regardait sa famille, Nina, Lila, Inès, Leo et Louise.

Mais comme souvent, ça lui prend beaucoup d'énergie de montrer que tout va bien, qu'elle tient le coup, que tout est ok, toujours ok, alors que sa tête n'arrive pas à se stabiliser et qu'elle arrive rarement à dégager les idées noires et les angoisses qui se répandent l'après-midi. Elle a besoin de prendre l'air, de respirer et de voir la nuit, de faire une pause dans les sourires. Depuis plusieurs mois, en fait depuis qu'Inès s'est pointée chez elle à quatre heures du matin, elle ne sait pas comment faire autrement. Autrement que de mentir en souriant, et elle se lève de table, discrètement, en agrippant son paquet de clopes comme une gamine tiendrait un doudou. Le jardin est plus grand qu'elle croyait, elle cherche les recoins, observe les voisins qu'on aperçoit dans la maison d'à côté, et s'allume une cigarette, sur laquelle elle tire furieusement, pour calmer sa tête. Pendant des années, elle avait occulté une sale histoire qui lui était arrivée jeune, trop jeune. Elle avait continué à vivre, sans rien dire. Elle avait tenu tête aux angoisses.

Elle tenait bon depuis longtemps, mais elle se sent soudain vaciller, sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Elle déteste parler de cette histoire aux gens, d'ailleurs même les filles de ce soir savent qu'il vaut mieux ne pas trop aborder le sujet.

C'est Lila qui vient la chercher au bout d'un long moment, son corps gracile se déplace avec silence pour la rejoindre. Tout le monde sait que Mia aime s'isoler. Elles essaient de ne pas trop la déranger, surtout en ce moment, mais ça ne les empêche pas de s'inquiéter.

– En vrai, t'as pas l'air en forme, encore moins que d'habitude. Qu'est-ce qui se passe ?

Mia hausse les épaules, rien de grave, ça tournoie à peine plus que d'habitude dans sa tête mais ça va aller.

– Comme tu veux. T'as quand même envie pour ce soir ?

Mia sourit et Lila se marre :

– Je savais bien que tu manquerais jamais ça, allez viens, les meufs se préparent.

Elles rentrent main dans la main, le cœur un peu moins serré et passent la porte pour arriver dans le grand salon où tout le monde s'est rassemblé. La vaisselle a déjà été faite, il y a moins de bordel qu'on pourrait croire mais les filles s'agitent. Les pieds-de-biche sont en train d'être empaquetés, Mia aperçoit Leo qui glisse une matraque dans sa poche, et qui lui fait un clin d'œil, elle sent la puissance monter, à cet instant elle les sent dangereuses et ça lui plaît. La pièce s'emplit d'un coup de musique qui fait vibrer les murs, Lila vient d'allumer l'enceinte :

– Eh on va pas à un enterrement putain, on va à une fête !

Ça allège l'atmosphère d'avoir cassé le silence, petit à petit les filles sourient, Lila commence à danser en



rangeant ses pochoirs qu'elle ne quitte jamais. Elle passe des journées entières à les faire, à découper des vieilles radios qui traînent, tous ces seins, ces foies, ces reins diagnostiqués sains et transformés en œuvres d'art à coups de cutter.

– Bon on y va ?

Louise s'impatiente, ça l'agace toujours ces départs qui s'étirent un peu trop. Elle est belle aujourd'hui, plus que d'habitude, avec ses cheveux rasés, son t-shirt tellement fin qu'on distingue la pointe de ses seins, les os de ses épaules et son tatouage qui démarre de sa nuque.

Elles rassemblent leurs affaires, et toutes jettent un coup d'œil à Inès, pour vérifier, c'est pour elle qu'elles font ça ce soir, et elle a pas dit un mot depuis le début des préparatifs. Inès hoche la tête, ça va, ça ira, et Louise ouvre l'arrière du camion garé devant l'entrée pour charger leur bordel.

– J'ai le temps de m'allumer une clope ?

– Tu fais chier Mia, tu la fumeras là-bas.